

pour faire apparaître une nouvelle idée. D'une certaine façon, ce sont les ancêtres des surréalistes !

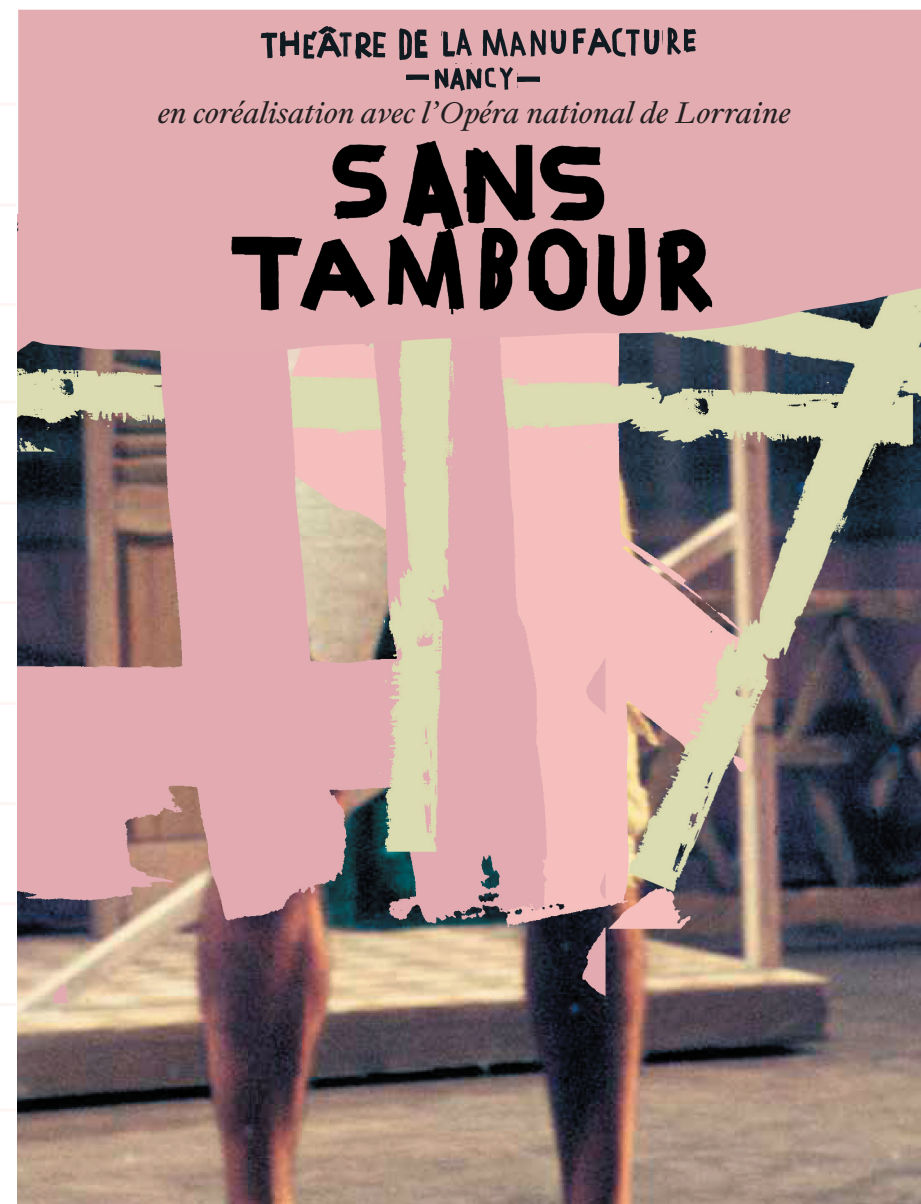
Marie Lobrichon — Quelle est la dramaturgie que cette musique vous a amenés à composer ?

Samuel Achache — Nous abordons ces *lieder* comme des fragments d'une histoire passée, que nous découvririons seulement au moment de l'épilogue. Comme si dès le départ tout était fini, que nous étions face à un effondrement, une ruine sans espoir. Mais que se passe-t-il si nous considérons ces pièces non pas comme un aboutissement, mais comme un début ? Non comme une forme forclosée, mais comme une ouverture active sur le monde ? Nous nous sommes interrogés sur les échos que cette musique pouvait trouver en nous, dans nos effondrements intimes — qu'il s'agisse d'une séparation, d'un deuil... Comment ces gouffres peuvent-ils ouvrir vers d'autres espaces ? Dans *Sans tambour*, la fiction, la scène et la musique explorent cette même question, chacune dans son langage et évoluent toutes trois de la même manière. Sur scène, nous avons eu l'idée de créer une maison, que nous voyons peu à peu se démanteler sous nos yeux jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une ruine, un désert. Il en va de même pour la musique : nous la désossons jusqu'à ne plus en garder que la structure. Nous en arrivons ainsi à jouer les *lieder* sur un piano préparé, dont nous avons altéré le son en plaçant des objets dans ses cordes... c'est très étonnant ! Pour autant, cet effondrement n'est pas un anéantissement : au contraire, il ouvre des espaces imaginaires, fictionnels. Ce qui apparaît au début comme un désastre est en fait le début d'une ouverture à tout le champ des possibles.

Marie Lobrichon — *Sans tambour* est aussi une réflexion sur la mémoire. Comment se manifeste-t-elle dans le spectacle ?

Samuel Achache — Quand un espace ou une histoire n'existent plus, tout ce qu'il en reste c'est leur souvenir. Entrer dans l'espace imaginaire des personnages, cela signifie donc aussi entrer dans leur mémoire. Comment faire pour visiter ces engrammes, c'est-à-dire les traces laissées en nous par nos souvenirs, afin de réinventer de nouvelles histoires ? Que recomposons-nous à partir du souvenir que nous avons des choses ? Certains motifs nous constituent et sont inscrits en nous, quand bien même nous ne les avons pas forcément vécus. C'est ainsi que dans le spectacle, nous voyons tout à coup surgir les figures de Tristan et Iseut, une peinture romantique... ou encore, un *lied*. Car la musique permet précisément cela : rétablir un lien direct entre notre conscience et une image, vécue ou imaginaire. Comment, en tentant de se rappeler quelque chose, en venons-nous à recomposer un lied ? Les mélodies peuvent surgir d'une autre musique, d'un son plus concret, ou même d'une histoire ; puis les acteurs s'en emparent et les incorporent jusque dans leurs paroles, même si elles ne sont pas musicales. Il s'agit d'une musique si intime, elle touche si personnellement chaque individu qui l'écoute, que les imaginaires qu'elle évoque ne peuvent être que propres à chacun. Et pourtant, c'est toujours la même musique.

Propos recueillis par Marie Lobrichon, pour la 76^e édition du Festival d'Avignon (2022)



10 → 12 JAN. 23

Un spectacle de Samuel Achache
Direction musicale Florent Hubert



THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY
LORRAINE



OPÉRA NATIONAL
DE LORRAINE



Le Préfet
DE LA RÉGION
GRAND EST



métropole
Grand Nancy



Nancy



•3 grand est



N° Licences entrepreneur de spectacles L. R. 22. 3253 / L. R. 22. 3254 / L. R. 22. 3256

Mise en scène **Samuel Achache**
Compagnie La Sourde (Île-de-France)
Direction musicale Florent Hubert
Arrangements collectifs à partir
de lieder de Schumann tirés
de *Liederkreis op.39, Frauenliebe
und Leben op.42, Myrthen op.25,
Dichterliebe op.48, Liederkreis op.24.*
Compositions de Antonin-Tri Hoang,
Florent Hubert et Eve Risser

Avec Gulrim Choi, Lionel Dray,
Antonin-Tri Hoang, Florent Hubert,
Sébastien Innocenti, Sarah Le Picard,
Léo Antonin Lutinié, Agathe Peyrat,
Eve Risser
Scénographie Lisa Navarro
Costumes Pauline Kieffer
Lumière César Godefroy
Collaboration à la dramaturgie
Sarah Le Picard et Lucile Rose
Assistante costumes et accessoires
Eloïse Simonis
Régie générale Serge Ugolini
Régie plateau Sarah Jacquemot-Fiumani
Régie lumières Maël Fabre

Ce spectacle est dédié à la mémoire de Gérard Lutinié

Production Centre International de
Créations Théâtrales / Théâtre des Bouffes
du Nord & La Sourde.
Coproducteur Théâtre de Lorient -
Centre dramatique national, Théâtre
National de Nice, Les Théâtres de la Ville
du Luxembourg, Théâtre de Caen, Le
Quartz - Scène nationale de Brest, Festival
d'Avignon, Points communs nouvelle scène
nationale Cergy-Pontoise / Val d'Oise,
Festival Dei Due Mondi - Spoleto, Opéra
national de Lorraine, Festival d'Automne
à Paris, Le Parvis - Scène nationale
Tarbes-Pyrénées, Théâtre + Cinéma, Scène
nationale Grand Narbonne, Le Grand R -
Scène nationale de La Roche-sur-Yon, Cercle
des partenaires. centre
national
de la musique
Avec le soutien du centre
national
de la musique
Avec le soutien en résidence de création de
la vie brève – Théâtre de l' Aquarium, de la
Fondation Royaumont et du Centre d'Art et
de Culture de Meudon

GRANDE SALLE
Mar 10 Janvier à 20h
Mer 11 Janvier à 19h
Jeu 12 Janvier à 14h30

Durée 1h40

Spectacle présenté
en coréalisation avec



Samuel Achache traverse le motif de
l'effondrement et de ce qu'on en fait, dans une
pièce fragmentaire travaillée avec les *Lieder* de
Schumann, qui continue à explorer librement les
liens entre théâtre et musique.

Sans tambour est l'histoire de l'effondrement
qui arrive sans crier gare d'une maison et des
personnes qui l'habitent. À partir de cette
situation Samuel Achache et l'ensemble des
acteurs et musiciens composent une pièce
sous forme de tableaux qui racontent plusieurs
époques, d'aujourd'hui à l'âge de pierre, et
parcourt les pans de vie de ceux qui ont habité
cette maison.

Le plateau est un chantier en déconstruction
permanente, fait des strates du passé et des traces du
présent. Le chant sort des ruines et les instruments
de musique des décombres; chaque musicien-
interprète tente de reconstruire avec ce qu'il reste.

Accompagné à la direction musicale par Florent
Hubert et par une partie de ses collaborateurs,
Samuel Achache revient à une forme très musicale
qui part du *Lied* comme forme intime pour
travailler sur l'ensemble, en le faisant porter par
plusieurs voix. Les *lieder* sont des miniatures. Là
où la symphonie est un développement, une image
totalisante du monde et de la pensée, la forme *Lied*
travaille le fragment, la plongée dans des images
ultra subjectives, profondes mais fugaces. Comme
des éclats. Si les *lieder* sont des fragments, nous
travaillons à partir de fragments de fragments.

Le rapport que chacun des protagonistes
entretiendra à la musique sera aussi au centre
de l'action : s'ils doivent avoir comme moyen
d'expression la musique ou le chant quand les
mots ne suffiront plus, chacun aura une façon de
se frotter, de tisser, de construire sa toile avec elle.

ENTRETIEN AVEC SAMUEL ACHACHE

Marie Lobricon — La musique est au cœur de votre pratique de la mise en scène.
Comment l'abordez-vous dans *Sans tambour* ?

Samuel Achache — Je me rends compte que le travail de la compagnie tend de plus
en plus vers la composition. Nos premiers spectacles partaient d'une forme musicale
narrative, à savoir l'opéra. Ensuite, nous avons pris pour thématique une question
musicologique, puis nous nous sommes tournés vers l'invention d'histoires où la
musique venait se substituer aux mots pour exprimer ce qu'ils ne pouvaient plus dire.
Aujourd'hui, nous allons plus loin, en essayant de trouver des principes d'écriture
musicale intrinsèquement liés à l'action théâtrale. L'une ne peut exister sans l'autre : la
musique n'est pas là pour soutenir une action.
Dans *Sans tambour*, nous nous sommes interrogés sur la manière de faire se déployer les
lieder de Robert Schumann, pour leur faire raconter ce que nous y voyons quand nous
les entendons. Que se passe-t-il si ces mélodies ne sont plus jouées par une voix et un
piano, mais par tout un petit orchestre de fortune ? Ou juste par un violoncelle ?
Comment partons-nous d'un motif pour le développer à notre manière ? C'est là
qu'intervient notre travail de composition : il ne s'agit pas de réorchestrer, mais
plutôt d'extraire des éléments cachés de la partition pour en faire le point de départ
d'une nouvelle création. Le fait de réunir sur scène des acteurs, des chanteurs et des
instrumentistes y contribue pour beaucoup.
Chacun développe dans le processus de travail un rapport singulier à la musique,
y compris les non-musiciens qui, peut-être précisément parce qu'ils n'ont pas la
conscience de l'écriture musicale, peuvent nous permettre de trouver des formes que
nous n'avions pas prévues.

Marie Lobricon — Pourquoi le *lieder* ? Pourquoi Robert Schumann et les poètes
romantiques ?

Samuel Achache — Nous avons déjà travaillé sur ce répertoire, pour le spectacle
La Chute de la maison, avec Jeanne Candell ; mais nous avons le sentiment que
nous n'avions fait que l'effleurer. Ce qui est intéressant avec les *lieder*, c'est qu'ils
fonctionnent comme des précipités, des unités complètement closes sur elles-mêmes
avec un début, un milieu et une fin. En cela, ils représentent une notion importante
pour les romantiques, celle de l'absolu, qu'ils considéraient ne pouvoir atteindre
que par la petite forme, le morceau, le fragment. Les romantiques étaient bien plus
conscients de ce qui se produisait autour d'eux que nous n'avons tendance à croire.
Ils observaient le monde avec un petit décalage, d'où l'ironie permanente que l'on
retrouve dans les lieder. Le poète a une distance ironique avec ce qu'il est en train
de produire, il n'est pas dupe ! Et c'est dans cette forme d'humour que nous pouvons
trouver des points d'accroche. Je trouve d'ailleurs toujours plus d'échos entre le
romantisme et notre manière de créer, notamment à travers le motif du collage,
du fragment, ou dans cette manière qu'ils ont de frotter une chose à son contraire